Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte und Alterthumskunde = Indicateur d'histoire et d'antiquités suisses

Band: 2 (1861-1866)

Heft: 7-3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANZEIGER

für

schweizerische

Geschichte und Alterthumskunde.

Siebenter Jahrgang. **N° 3.** **September 1861.**

Vorausbezahlung: Jährlich 2 Fr. 4—5 Bogen Text mit Tafeln in vierteljährlichen Heften.

Inhalt: Le monastère des Clarisses d'Orbe. — Origines du monastère de La Lance. — Die letzten Freiherren von Falkenstein. — Ueber Wernher Schodelers Berechtigung zum Chronikschreiben. — Die Bernerchronik, Abschrift von Peter Falk. — Frage. — Tumulus du Forst près de Neueneck, Canton de Berne. — Bague trouvée sur le mont Jules-César près Cornol. — Antiquités des environs de Sainte-Croix, Canton de Vaud. — Eine römische Inschrift, gefunden zu Laupersdorf, K. Solothurn. — Römischer Münztopf. — Ein Schild aus der Burgunderbeute. — Litteratur. — Hiezu Tafel 3 und 3 bis.

GESCHICHTE UND RECHT.

I.

Le monastère des Clarisses d'Orbe.

Amédée VIII, premier duc de Savoie, venait de fonder, dans sa ville de Vevey, le couvent des dames de sainte Claire, lorsque Jeanne, fille de Henri II comte de Montbelliard et femme de Louis de Chalon prince d'Orange, exprima au pape Martin V le voeu d'instituer un couvent du même ordre dans sa ville d'Orbe. Le pape acquiesça volontiers à ce pieux désir; il accorda au futur couvent des Clarisses d'Orbe les priviléges qu'il avait concédés à celui de Vevey, et chargea le doyen de l'église de Besançon de pourvoir, sans l'intervention de l'Ordinaire, soit de l'évêque de Lausanne, à l'accomplissement des formalités d'usage en pareil cas.

La bulle de Martin V est, paraît-il, égarée. Nous en avons retrouvé, aux archives du canton de Vaud, une belle copie collationnée à l'original par le notaire Lamel. Cet acte finit par les mots: »*Datum Rome apud sanctos apostolos VII idus novembris pontificatus nostri anno nono*«; ce qui revient au 7 novembre 1425.

Il faut que Besson ait fait erreur dans son mémoire sur le diocèse de Genève, en assignant à la bulle de Martin V la date du 17 septembre 1426.

Ajoutons que le doyen de l'église de Besançon, auquel Besson donne les noms de *Jean de Fruin*, n'est pas désigné nominativement dans l'acte dont nous venons de révéler l'existence.

II.

Origines du monastère de La Lance.

Les origines du couvent des chartreux de *La Lance*, au bord du lac de Neuchâtel, près de Grandson, ont été jusqu'ici enveloppées d'obscurité. Une erreur, qui s'est accréditée, consiste à croire que ce monastère devait son nom soit à un

POLYTECHN.

morceau de la sainte lance, qu'un sire de Grandson aurait apportée d'outremer, soit à un fragment de la lance qui perça le coeur de saint Maurice. Encore un conte dont il faut décharger l'histoire! Il ne mérite pas plus de créance que la tradition qui fait venir *Creuzlingen*, nom d'un ancien couvent thurgovien, d'une partie de la sainte croix, que le fondateur de ce cloître, saint Conrad, évêque de Constance au dixième siècle, aurait apportée de Jérusalem; pas plus que la légende d'après laquelle l'abbaye de Bellelay aurait reçu ce nom de son fondateur (au douzième siècle) parce que celui-ci, s'étant égaré dans une épaisse forêt en poursuivant une *belle laie*, aurait fait voeu, dans sa détresse, de fonder un couvent en ce lieu s'il en trouvait l'issue.[1]) De pareilles fables ont leur source dans quelque méprise, ou dans l'imagination de personnes qui aiment à chercher dans le merveilleux l'explication d'un fait dont elles ignorent le caractère et la cause.

On croit aussi qu'à l'endroit où s'éleva la chartreuse de La Lance était déjà vers la fin du douzième siècle un établissement religieux. On le croit parce qu'une charte de cette époque fait mention de *frères convers* demeurant au lieu dit La Lance, qui fut donné, avec d'autres fonds, par Hugues de Grandson, à l'abbaye de Fontaine-André, de l'ordre de Prémontré.[2])

On ne voit pas comment un seigneur laïque aurait pu donner un couvent de chartreux à une abbaye d'un autre ordre. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la charte que nous venons de citer, car il n'y avait pas alors de prieuré de l'ordre de saint Bruno près de Concise. Les frères convers établis au lieu dit La Lance étaient des colons ou ermites, des dévots dont l'état tenait le milieu entre celui des religieux soumis à une règle et celui des laïques; c'étaient des ascètes qui n'avaient pas fait de voeux et qui vivaient du travail de leurs mains, sinon d'aumônes. On rencontre cette sorte de moines en diverses localités où dans la suite s'élevèrent des couvents, dans lesquels ils furent réunis et agrégés à un ordre religieux après avoir fait profession. Tels étaient, on n'en saurait douter, les *fratres conversi* de la charte citée ci-dessus. Ils n'appartenaient à aucun ordre et n'avaient reçu aucune règle. Ils s'appelaient Frères de la bienheureuse vierge du saint lieu *(fratres beatae Mariae virginis sancti loci)* sans autre désignation.

Dans le mois d'octobre de l'an 1317, Pierre de Grandson, chevalier, seigneur de Belmont, secondé dans son pieux dessein par sa femme Blanche de Savoie et Othonin leur fils, céda aux frères dont nous parlons un terrain à condition qu'ils construiraient sur la lisière du bois de Seytes, près du lieu au-dessous du petit torrent dit *Lancy* — d'où sont venus les noms de *La Lance* et *Lancea* — une maison religieuse de l'ordre des Chartreux.[3]) Othon seigneur de Grandson, chevalier, oncle du précédent, non seulement approuva la cession faite par son neveu, mais encore fonda et dota la chartreuse de La Lance par acte du mois de juillet 1320. Les deux chartes originales de 1317 et de 1320 sont déposées aux archives du canton de Vaud avec d'autres pièces relatives au prieuré de La Lance, parmi lesquelles on remarque un acte du 7 juillet 1318, par lequel l'abbaye du Lac-de-Joux céda, au prix de 800 Livres de Lausanne, son domaine dit La Grange de Villar-Luzon[4]) au seigneur Othon de Grandson, qui en donna la moitié au couvent des chartreux établis sur son territoire. Depuis sa fondation en 1320, le monastère de La Lance porta, dans les documents, le nom du ruisseau près duquel il fut construit.[5])

On aurait pu échapper à une méprise en lisant la traduction de l'acte de fondation de la chartreuse de La Lance publiée dans le *Conservateur suisse*, t. XI, p. 169 et suivantes, notamment ce passage (p. 171): »*Item,* avons donné et donnons aux »dits prieur et couvent, soit aux frères du susdit saint lieu, le fonds situé proche »la forêt de Seytis, *au-dessous de la fontaine de la Lance,* entre la dite forêt et »le cours de la dite fontaine, ainsi que le dit terrain s'étend jusqu'au lac, et cela »pour y bâtir une maison dans laquelle habiteront à perpétuité treize frères du »dit ordre de chartreux, pour y servir le Créateur tout-puissant sous l'observance »régulière du dit ordre.«

Il faut que le traducteur de la charte de 1320 et ses lecteurs aient été singulièrement distraits, ou préoccupés de la sainte lance, pour ne pas reconnaître le torrent qui coulait sous leurs yeux. Dans la note qu'il a jointe à sa traduction, le doyen Bridel dit qu'une des reliques de l'abbaye (il fallait-dire du prieuré) de chartreux près de Concise était un morceau de la sainte lance, dont ce cloître avait pris le nom, que cette relique rappelait les croisades, qu'Othon de Grandson, fondateur de la chartreuse de la Lance, est peut-être le chevalier de même nom qui en 1291 défendit bravement Saint-Jean-d'Acre, assiégée par les infidèles. Ce serait donc lui qui aurait apporté la précieuse relique. Mais l'auteur de cette hypothèse ignorait l'existence d'une charte antérieure d'un siècle, qui donne le nom de la Lance au lieu même où Othon de Grandson fonda une chartreuse [6]).

Tandis que dans le diocèse de Genève paraissent des couvents de chartreux au douzième siècle, nommément celui d'Oujon, qui date de l'an 1149, on n'en trouve aucun dans le diocèse de Lausanne avant la fin du treizième siècle. Les trois chartreuses de ce diocèse n'existaient pas en 1242, lorsque fut rédigé le cartulaire de l'église Notre-Dame de Lausanne; c'est pourquoi elles ne figurent pas au catalogue des établissements religieux du dit diocèse, non plus que l'abbaye de Gottstatt, de l'ordre de Prémontré, laquelle fut fondée en 1247. Les trois chartreuses de l'évêché de Lausanne furent instituées dans l'espace de vingt-cinq ans, savoir: la chartreuse de La Val-sainte par Girard 1er, seigneur de Charmey, en 1295; celle de La Part-Dieu, par Guillemette de Grandson, comtesse-douairière de Gruyère, et par son fils le comte Pierre III, en 1307; enfin le prieuré de La Lance, en 1320, par un autre membre de l'illustre famille qui justifia si bien sa devise: *A petite cloche grand son.*

Le premier prieur de ce couvent fut Jean de Montaigu (»*de monte acuto*«). Dans la charte du mois d'octobre 1317 ce religieux ne porte pas encore le titre de prieur, mais c'est à lui que l'auteur de la charte, Pierre de Grandson, fait la cession que nous avons mentionnée. Le dernier prieur de La Lance fut Pierre de Dompierre, d'Avenches, lui dix-huitième, qui avait passé dans ce monastère quarante-deux ans, dont quinze comme profès et vingt-sept comme prieur, lorsqu'il fut sécularisé en 1538. Il restait alors dans ce couvent six religieux, qui, refusant d'embrasser la réforme, furent renvoyés par l'Etat de Berne, qui fit remettre à chacun d'eux vingt livres »monnoye foible«, après les avoir dépouillés de leurs titres et de leurs revenus, dont l'Etat de Fribourg eut sa part.

Les chartes du prieuré de La Lance étant conservées, les unes à Lausanne, les autres à Fribourg, il serait facile de reconstituer le cartulaire et de composer

les annales de ce monastére, qui avait des possessions assez importantes. On parviendrait ainsi à combler une lacune regrettable dans l'histoire du canton de Vaud.

Lausanne, juillet 1861. J.-J. Hisely.

[1]) „*Laie* (ou *laye*) s'est dit autrefois d'Une partie de bois. C'était aussi le nom particulier de la forêt de Saint-Germain: de là est venu le nom de *Saint-Germain-en-Laie*.“ Compl. du Dict. de l'Acad. française. — L'abbaye de *Bellelay* tirait son nom du bois où elle était située, tout comme le couvent de *Bellevaux*, près de Lausanne, devait le sien à sa position dans une belle vallée.

[2]) „*Locus qui vocatur Lancea infra fines Concise.*“ — „*Fratres conversi in loco Lancea dimorantes.*“ Monuments de l'Histoire de Neuchâtel, publiés par G. A. Matile, t. I, p. 34.

[3]) „*Et est actum in predictis quod predicti religiosi tenentur construere Domum prope nemus de Setis iuxta locum subtus fontem qui vocatur lancy* etc.

[4]) Aujourd'hui Villars sous Champvent.

[5]) „*Conventus domus sancte lancee* (de la sainte maison de La Lance), — *sacre domus lancee* — *sancti loci prope la lancy* — „*sainct lieu de La Lance.*“

[6]) Le nom de *Lancy*, donné à la chartreuse que fonda le sire de Grandson, n'appartenait pas exclusivement à ce couvent, ou au torrent près duquel il était assis. Ce nom se retrouve ailleurs dans la Suisse romande. Parmi les témoins d'un acte passé à l'abbaye de Hautcrêt le 12 mai 1215 est un „Walcherus de la Lanci“. — On connaît le village paroissial de *Lancy* dans le canton de Genève.

Die letzten Freyherren von Falkenstein.

Thoman und Hansen, den Söhnen des Freyherrn Hans Friederich von Falkenstein und der Claranne von Thierstein, wollte das Glück diesseits des Rheins nimmermehr hold seyn. — Thoman zog über den Rhein und erwarb durch Kauf von Herr Jakob von Staufen die Veste Heidtburg (oder Heidtberg) mit ihren Begriffen, auch mit Gericht, Leut, Steuer, Zinss, Gült, Nutz und Gut, genannts und ungenannts und mit aller Zugehörde, wie der Akt des spätern Wiederverkaufes besagt, und gründete so die Familie der Freyherrn von Falkenstein zu Heidtburg. Seine Gemahlin war Amalie von Weinsperg.

Auch auf diesem neuen Wohnsitze konnte der alte Freyherr der Ruhe nicht geniessen, wie ein mehrjähriger, zum Theil sehr heftiger, Briefwechsel zwischen ihm und dem Grafen Oswald von Thierstein und andern hohen und höchsten Personen, woraus wir das Vorzüglichste mittheilen, zum Erbarmen zeigt. Der Hader betrifft den halben Zehnten zu Köstlach im Sundgau und Anderes, worin Graf Oswald dem unglücklichen Thoman, wie dieser klagt, gegen Recht und Billigkeit, wir wissen nicht genau wie, Eintrag that.

Nachdem unser Freyherr dem Grafen das Urtheil der Mannen der Stift Basel und das Urtheil von Ensisheim (dieses vom Samstag vor Oculi 1478 zugeschickt, ihn auch vor den Herzog von Oesterreich geladen, und ihm gezeigt, dass nicht Thomas, sondern Oswald ein Unwahrer sey, und ihm alle Unbilden, so er ihm zugefügt, vorgehalten, ihn mehrmalen um Recht erfordert, auch vor verschiedene hohe Herren, wohin er wolle, geladen, und um Antwort verlangt und keine erhalten; so schickt er seine Briefe an Oswald endlich an Herzog Reinhard von Lothringen, (Schreiben vom Dienstag nach St. Bartholomini 1478 an diesen) dessen Amtmann Oswald sey, damit er selbe an diesen kommen lassen möge. Bald darauf (Samstag

vor Exaltat. S. Crucis 1478) wendet er sich an Wilhelm von Rapoltstein, Obersten Hauptmann und Landvogt im Elsass, dass er ihm amtsgemäss Gerechtigkeit und Hilfe widerfahren lassen möge, da er von Oswald weder Antwort noch Recht erlangen könne.

Auf des Herzogs von Lothringen Antwort (St. Mathei Apost. und Evang. 1478), dass Graf Oswald ihm erklärt, er habe dem Thoman vor Sigmund von Oesterreich Ehre und Recht auf seinen Leib geboten, Thomas hab es aber nicht aufgenommen: nichtsdestominder sey er geneigt, die Sache bey ihm in Lothringen ausmachen zu lassen; schreibt Thomas (Freitag nach St. Mathei 1478) zurück, dass Oswald ihm auf seinen Leib wohl geboten, dass er es aber auch aufgenommen und an ihm erwunden hätte und doch kein Recht erlangt. Da ferners Thomas und Oswald Deutsche und Reichsleute seyen, so könne er das Recht bey dem Herzog nicht annehmen, bevor er wisse, was für Hofsgewohnheiten dort in Welschland walten. Er begehrt daher darüber Aufklärung; sowie er in einem andern Schreiben an Wilhelm von Rapoltstein (Zinstag nach St. Franz. 1478) nebst endlicher Hilfe überhaupt auch über diese Zwischenfrage Auskunft und Rath verlangt.

Einen fulminanten Brief schrieb aber Oswald an Thomas Dienstag nach Oo. SS. desselben Jahres: dass er mit Verwunderung erfahren, wie Falkenstein denen von Colmar geschrieben, dass Oswald ihm Ehren und Recht verletzt und vorenthalte, und dass sie dem Oswald kein Geleite mehr geben sollten. Er schilt ihn dafür einen Lügner und sagt, dass er ihm vor Sigmund von Oesterreich Ehren und Recht in stillstehenden Fussstapfen erboten, Thomas aber dess flüchgig (flüchtig?) geworden und nicht getraute: dass Thomas dann an Herzog von Lothringen sich gewendet etc. und wieder ausgewichen. Er fordere ihn desshalb auf, zwischen Weinacht und Fassnacht einen Tag nach Colmar, Strassburg oder Schlettstatt anzusetzen und vier Wochen vorher anzusagen, dass dann beyde ohne Geleite dahin kommen sollen in eigner Person fertig zu machen: Wenn er da wieder ausfliehe, so protestire er, dass er mehr als Noth gethan und werde aller Welt entdecken, dass Thomas Ehren-, Gelübd-, Brief-, und Sigel-brüchig sey.

Samstag nach Oculi 1479 dagegen wendet sich Thomas abermals bitter klagend an Sigmund von Oesterreich um Hilfe gegen Oswald; und da er noch nichts erhalten konnte, am Montag nach St. Gallen 1479 wieder an Wilhelm von Rapoltstein: in welch letzerm Schreiben er klagt, wie er von Oswald verfolgt sey, wie dieser kein billiges Recht vor Richtern bisher hab wollen, wie er von Sigmund von Oesterreich aufgefordert und von ihm, dem von Rapoltstein, dennoch keine bestimmte Antwort noch gegeben, wie letzterer ihm mündlich gesagt; sondern nur versprochen, eine zu geben. Er verlangt endlich richterlichen Ernst in der Sache, und dass er unterdessen, wie er schon begehrt, in den Zehnten von Köstlach bis Austrags der Sache eingesetzt, und sicher werde: Obschon er dem Haus Oesterreich viel gedient, beyde dessen Verwandte und Dienstmannen seyen, der Gegenstand selbst in dessen Ländern und Vogtey liege, und er bisher lang Hilfe gesucht, so sey er noch verlassen: es müsse ihn endlich seiner Dienste gegen Oesterreich reuen, und er anderwärts ziehen und Hilfe suchen, was er doch nicht gern thue. — Da Thomas auf dieses Schreiben, wie er annimmt, Geschäfte halb, noch keine Antwort erhalten,

wendet er sich Mitwoch nach Elsbethen desselben Jahres wiederum dringend an eben denselben.

Indessen scheint dem unglücklichen Thoman der Trost gewährt zu seyn, in Amalie von Weinsperg eine tüchtige Hausfrau zu besitzen, welcher er nicht nur das Hauswesen, sondern in seiner Abwesenheit auch höhere Geschäfte anvertrauen konnte. Diese schrieb am Dienstag nach St. Niklaus 1479 an oft genannten Landvogt Wilhelm von Rapoltstein, wie sie von ihrem Ehewirthe ein Schreiben von ihrem Gnädigen Herrn (wohl von Oesterreich) empfangen, dass sie ihm und den Seinen die Burg Heidtburg offen halten soll: sie werde es auch thun, doch erinnere sie an den Burgfrieden, zwischen seiner Gnaden und den Ihren aufgerichtet, um nicht in Schaden zu kommen.

Inzwischen muss Thoman selbst nach Hause gekommen seyn, denn er schickt den Brief der Gemahlin mit einem Begleitschreiben vom gleichen Datum an den Landvogt ab, und verlangt des Fernern zu wissen, wie er sich mit der Oeffnung der Burg verhalten soll, um weder zuviel noch zu wenig zu thun; und dann, auf den alten schon lange waltenden Gegenstand zurückkommend, was Graf Oswald endlich geantwortet habe.

Was endlich aus letzterm, wenigstens schon drey Jahre andauernden Geschäfte geworden, sowie selbst welchen Anfang es gehabt, und auf welche Gründe das beydseitige Verfahren sich gegründet, müssen andere Akten, die uns itzt nicht zu Gebote stehen, aufhellen. Das aber wollen wir hier noch anmerken, dass in diesen Correspondenzen Thoman einmal auch einer Tochter erwähnt; übrigens sich eines Sigills oder Signats bedient, das kein Wappenschild, sondern einen Helm mit drey einkammigen Federn zu haben scheint.

Uebrigens konnte Thoman jedenfalls die Früchte dieses hartnäckigen Kampfes nicht mehr lange geniessen, so wenig als Oswald von Thierstein, mit welchem er ungefähr ein gleiches Alter hatte. Thoman hinterliess aber einen Sohn, Namens Sigmund, durch welchen er sein Geschlecht bis in die zweyte Hälfte des folgenden Jahrhunderts fortgepflanzt. Ein anderer Sohn, Thomas, war nach Wurstisen Domherr zu Basel.

Sigismund von Falkenstein, Freyherr zu Heidtburg, heirathete die Witwe des Georg von Eberstein, wohl die nämliche, welche unter dem Namen Veronika von Embs als seine Gemahlin vorkommt, und ward zu Anfang des sechszehnten Jahrhunderts vom Kloster St. Gallen mit der Herrschaft Ebringen in Breisgau belehnt. Hingegen hat er den 4. April 1519 die von seinem Vater erkaufte Veste Heidtburg mit ihrer Zugehörde den Gebrüdern Wilhelm und Friederich Grafen von Fürstenberg um 2,822 guter und genehmer Gulden verkauft, und zwar aus dem Grunde, weil gemeldte Grafen wenigstens zum Theil einen Wiederkauf und Lösung zu genannter Veste gehabt. — Wir treffen Sigismund wieder im Jahr 1527 an, in welchem er die an St. Gallen Tag zwischen den vorderösterreichischen Ständen und dem Margrafen Ernst von Baden abgeschlossene Uebereinkunft in Betreff der zuvergütenden Beschädigungen der aufrührischen Bauern Namens der Grafen und Freyherren besiegelt. — Im Jahre 1533 ist Sigismund und seine Gemahlin Veronika von Embs schon todt, und es empfängt sein Sohn Johann Christoph vom Abte Diethelm von St. Gallen die Belehnung über die Herrschaft Ebringen.

Dieser hatte zur Gemahlin Anna von Fürstenberg, Tochter des Grafen Friedrich. Johann Christoph kommt auch im Vereine der Ritter vor, welcher im Jahr 1545 zu Freiburg in Breisgau errichtet wurde. Der mit diesem darin genannte Anton Freyherr von Falkenstein scheint nicht von der gleichen Familie zu seyn. Im Jahr 1560 wird unser Johann Christoph unter den Vorständen der Provinzen (Præfectus provinciarum) von Vorderösterreich gelesen, und unterschrieb noch 1567 die Charta Ferdinandi archiducis. Das Jahr darauf, das ist 1568, starb seine Gemahlin Anna von Fürstenberg. Johann Christoph scheint ein eifriger Christ, und auch ein Freund und Gutthäter des Klosters St. Blasien gewesen zu seyn, da im Jahr 1556 sein Wappen in ein Fenster dieses Stiftes gemalt wurde. Das gleiche Wappen bezeichnet seinen Grabstein zu Ebringen, wo er nach den Akten des Klosters St. Gallen als der letzte des Namens und Stammes des Geschlechtes der Freyherren von Falkenstein mit Schild und Helm begraben wurde.

Diese geschichtlichen Daten in Betreff der zwey letzten Freyherrn, Sigmund und Johann Christoph, von Falkenstein zu Heidtburg, giebt uns der berühmte Abt Martin Gebert von St. Blasien an verschiedenen Stellen seiner Historia Nigræ Silvæ, nämlich: T. II. p. 320—321. 327—332. und andern; sowie T. III. p. 405. ohne zu ahnen, dass er uns über die letzten Sprossen eines berühmten schweizerischen Geschlechtes Aufschlüsse ertheilt. Er zählt jene einfach unter den verschiedenen jenseitigen falkensteinischen Familien als eine neue, gesonderte, auf, und zwar mit einem besondern, früher dort nicht vorkommenden Wappen, worin ein Querbalken sey; ohne zu wissen oder zu sagen, woher sie stammt; obschon ihm aus Wurstisen nicht unbekannt ist, dass es diesseits des Rheines innerhalb der jetzigen Grenzen der Schweiz auch eine Familie von Falkenstein und zwar mit einem nach seiner Meinung durch verschiedene Farben getheilten Wappenschilde, wo wir aber drey Querbalken sehen, gegeben. Jedenfalls hatte nach Gerberts Andeutung das Wappen unserer Freyherren zu Heidburg wenigstens einen Querbalken und es war somit, wie das ihrer Vorfahren bey uns, auch in drey Theile quer getheilt; bey einer genauern Beschreibung würden wir vielleicht auch entdecken, dass der gute Thoman nicht mit blos einem Balken über den Rhein gezogen ist.

A. D.

Ueber Wernher Schodelers Berechtigung zum Chronikschreiben.

Auch an dem albernsten Geschreibsel kann ein Goldstäubchen kleben. Den Beweis liefert das bernische Missivenbuch C. auf Seite 381. Hier, am Kopfe eines Halbbandes vom Jahr 1475, steht hingekleckst was folgt:

»Claude Baillioz zu diser Zit wonhaft in diser Kantzly zu Bern — und bin »der Zit ein Nar gesin.«

»Aber jetzt bin ich ouch ein Nar, von Bremgarten, genennt Werner »Schodler 1481.«

Dass dieser Werner Schodler von Bremgarten, Kanzleigehülfe des Stadtschreibers Thüring Fricker von Bern, keine andere Persönlichkeit sein kann als der spätere Stadtschreiber, Schultheiss und Chronist von Bremgarten, Werner Schodeler, unterliegt wohl kaum einem Zweifel.

Die volle Gewissheit aber würde dem Kenner der Schriftzüge dieses Letztern ihre Vergleichung mit obiger Originalnotiz bieten.

Auf gleichem Wege dürfte auch zu ermitteln sein, wie lange der Erstere die Einträge unserer Missiven- und Spruchbücher mitbesorgt hat, also Angestellter der Kanzlei und in Bern wohnhaft gewesen ist. Das Rathsmanual scheint hiefür bestimmte Anhaltspunkte nicht zu bieten.

Jedenfalls gewinnt, obige Identität vorausgesetzt, der Chronist Werner Schodeler bedeutend an Autorität durch seine bernische Kanzleistellung; denn nicht nur gewährte ihm diese die tiefere Einsicht in das Tagesgetriebe, sondern es stand ihm auch das Staatsarchiv zur Erforschung der nähern und ferneru Vergangenheit offen. Seine Aufzeichnungen sind demnach, wenigstens für den Zeitraum, der seinem Scheiden aus Bern vorhergeht, als aus den besten Quellen unmittelbar geschöpft zu betrachten, und für die spätern kann er immerhin durch die während der Kanzleizeit angeknüpften Verbindungen sorgsam und verlässlich bedient worden sein.

Die Kleckserei des Claude Bailloz ist ebenfalls nicht ganz unbeachtet zu lassen.

Dieser Angestellte des bernischen Stadtschreibers von 1475 [1]) war sehr wahrscheinlich aus dem neuenburgischen Geschlechte Baillod (Baillodz), das mehr als einen Chronisten geliefert haben soll (Mémoires du Chancelier de Montmollin I. 4. und Hallers Bibliothek der Schweizergeschichte V. 211). Sollte die einem dieser Baillod zugemuthete Beschreibung der Feldzüge Karls des Kühnen gegen die Schweizer nicht vielleicht mittelbar oder unmittelbar bis auf unsern Claude zurückgehen? Unsere neuenburgischen Freunde sind ersucht, dieser Frage einige Aufmerksamkeit zu widmen, und dabei besonders zur Vergleichung der Schriftzüge ihrer Johann und David Baillod mit unserm Claude Baillioz [2]) Hand zu bieten.

Bern, am 31. Mai 1861. M. v. St.

[1]) Am 28. December 1509 verwendete sich Bern zu Gunsten des nun schon geraume Zeit in seinem Dienste stehenden Claude Bailliod bei der Regierung Neuenburg um den Nachlass, insbesondere um die Protocolle und Register des kürzlich verstorbenen Antoine Bailliod (wohl eines vormaligen öffentlichen Schreibers), dessen Vetter und Nächstgesippter er genannt wird. (T. Miss. M. 127.) Es ist Grund anzunehmen, dass dieser Claude und der von 1475 eine und dieselbe Person gewesen.

[2]) Ein Claude Bailliod erscheint 1518, 29, 33 und später als neuenburgischer Castlan zu Vauxtravers, ein Amt, das bereits 1481 und 1495 ein Antoine Bailliod verwaltet hatte. Einen andern oder den nämlichen Claude B. nennt Bern in den Jahren 1546, 47, 49, 50, 51 und 54 seinen Burger; er weilte zu Vauxtravers und wurde zu mancherlei geheimen Missionen gebraucht. Wie mag dieser oder wie mögen diese zwei zum Claude B. von 1475 sich verhalten haben?

Die Bernerchronik, Abschrift von Peter Falk.

In der 1. Nummer des Anzeigers von 1860, S. 90, wird einer angeblichen Bernerchronik vom Jahr 1268 nachgefragt. Unterdessen sind bei dem Besitzer dieser Handschrift, Sir Thomas Phillips, Erkundigungen eingezogen worden, und diese haben, wie leicht zu vermuthen war, herausgestellt, dass das im Katalog der Manuscripten-Sammlung jener Handschrift beigesetzte Datum auf einem Irrthum beruht. Die, wie es scheint, früher übersehene Aufschrift derselben lautet: »Die

abgeschribne matery han ich Peter Falk, abgschriben uss einer vast alten gschrifft, die mir Meister Hans Felder gelüchen hat, geendigt uff Zinstag morndes nach st. Apolonyen, der heilgen jungkfrouwen und martrerin tag, als man zalt tusent fünffhundert und zwölf (1512) jar.«

Die zur Probe mitgetheilten Text-Auszüge stellen denselben Text dar, den wir jetzt bereits aus vier Handschriften (2 Berner, 1 Zürcher und 1 Basler) kennen und der in dem Archiv des histor. Vereins des Cant. Bern No. 4, S. 12 f. näher beschrieben und bald unter dem Namen »die anonyme Stadtchronik«, bald unter dem von »Berner-Chronik im Anschluss an Königshofen« oder »Königshofen-Justinger« bezeichnet ist. Ob auch diess fünfte Exemplar ursprünglich einen Anhang zum Königshofen bildete, lässt sich desshalb nicht bestimmen, weil das erste Blatt desselben abgerissen ist, man also nicht wissen kann, ob der erste Satz des Textes auch wie in den übrigen Handschriften den Beisatz hatte: »Als hievor stat by andern Küngen und Keysern.«

Wenn der Abschreiber, Peter Falk, Eine Person ist mit dem bekannten Freiburger-Schultheissen, so muss man sich wundern, dass er zu einer solchen Arbeit Zeit fand, da er gerade in diesem Jahr 1512 als Abgesandter der Eidgenossenschaft eine Reise sowohl nach Rom als nach Venedig zu machen hatte.

Der Bernerchronik ist in der Handschrift noch diejenige des Eberh. Müller angeschlossen, unter der Aufschrift: Ettlich geschichten, der mortnacht von Zürich und ander stucken, die ich in einem alten büchlin gefunden und von wort zu wort haringeschriben hab; diss buch hiess: Herr Eberhart Müller, ritter, schulthess der stadt Zürich, schryber.

Die Handschrift enthält nach dem Gesagten nichts, was dem schweizerischen Geschichtsforscher nicht schon bekannt wäre, immerhin wäre aber eine genaue Collation derselben zur Feststellung der betreffenden Texte sehr wünschenswerth.

G. St.

Frage.

1339. An dem meigen tage gelobt Abt Wilhelm das von Schwester Adelheid von Kiburg (der Erberren geistlichen Frowen) mit zwei pfunden pfenningen gestiftete Jahrzeit an dem achten Tage Sant laurentien in beiden Klöstern zu Engelberg mit messen und vigilien u. s. w. für den erwirdigen Herren von Gottesgnaden Bischof Heinrich von Lavant, Bruder obgenannter Nonne, zu halten. Wer ist dieser Kyburger?

Mein allezeit freundlicher Meister Herr Prof. J. E. Kopp war so gütig, mir aus Joh. Vict. bei Boehmer fontes I. 432 die Erzählung seines im Jahre 1338 erfolgten Todes mitzutheilen, woraus erhellt, dass die Herzogen Albrecht und Otto seinen Nachlass zu Wien theilten, sein Gesinde aber in Neunkirchen, wo er starb, diesen Herrn, den Canzler des Herzogs Albrecht so ausraubte, dass er als nackte Leiche auf Kosten der Bürger von Neustadt musste nach Lavant geschafft werden.

Kopp hält ihn für einen Oesterreicher. Da in *font. rer. austr.* XIV. 96 in einer Urkunde des Klosters Neuburg 1306, 15. Jan. Her Chonrat der Chyburger vorkommt; so glaubt er, es möchte noch unter König Rudolf ein Kyburger mit dem Marschalle

von Landenberg eingewandert sein. »Jedenfalls darf nicht von ferne an die alten oder jungen Kyburger Grafen gedacht werden«, setzt mein Gewährsmann hinzu — macht auch aufmerksam, dass Lichnowsky Ges. d. H. Habsb. III. 339 diesen Bischof gar nicht kennt.

Auffallend erscheint mir, dass seine Schwester Nonne zu Engelberg war, obschon sie als Hofjungfrau mit der Agnes Wittwe Herzog Rudolfs, oder mit der Agnes Königin von Ungarn möchte in die obern Lande gekommen sein.

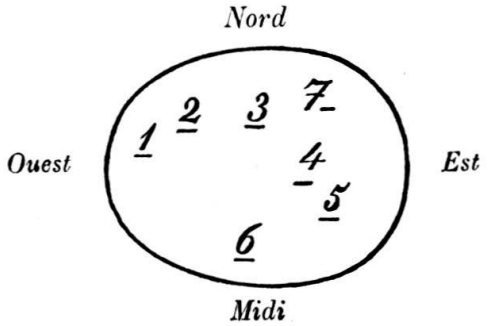
Dass die Herzogen ihren Canzler beerbten, ist mir ein Beweis, dass er ihr Eigenmann war und wol keine Anverwandte hatte, sonst hätten ihn die Diener nicht ausgezogen und wie die Raben liegen lassen. Trotz des Verbotes wäre es dennoch möglich, diesen Bischof Heinrich mit den Habsburgischen Kyburgern so in Verbindung zu denken, wie es Peter der Vogt von Oltingen mit seinem Vater, dem ritterlichen Eberhard Graf von Habsburg-Kyburg war, wer gibt nähere Auskunft? — Im Jahre 1316 kommt ein Heinrich als Bischof von Gurk vor, ist es vielleicht derselbe? Dr. v. L.

KUNST UND ALTERTHUM.

Tumulus du Forst près de Neueneck, Canton de Berne.

Taf. III bis Fig. 1—7.

Ce tumulus renfermait sept sépultures disposées assez irrégulièrement autour de son axe. Les squelettes reposaient dans une sable jaune; pour quelques-uns, de grosses pierres avaient été jetées sans ordre autour de la tête et aux pieds.



Tombe 1. Couche de terre grasse et noirâtre sans traces d'ossements. — Bracelet en fil de bronze. — Boucle d'oreille (fig. 1.) en fil de bronze dont les deux extrémités se réjoignent en formant crochet. — Fibule (fig. 2) comme on en rencontre fréquemment dans les sépultures post-romaines. — Deux objets (fig. 3. 4.) formés chacun d'une mince feuille de bronze roulée autour d'une tige en fer et surmontée à l'une des extrémités d'un petit cône enchâssé dans le tube par une forte pression; l'extrémité opposée d'un de ces tubes se termine par un chaton en verre bleu, uni; l'autre tube dont la base manque mais qui doit avoir eu une terminaison semblable, est rempli d'une substance rougeâtre paraissant être le reste d'une tige en fer réduite en poussière par la rouille. Ces tubes sont ornés de dessins circulaires à dent de loup grossièrement estampés; il ne portent aucun moyen d'attache et comme il ne restait pas traces de squelette, il est difficile de se rendre compte de leur destination.

Tombe 2. Traces de squelette. — Deux bracelets en lignite (fig. 5, 1/2 grandeur de l'original.)

Tombe 3. Squelette placé dans la direction du Nord au Midi. — Boucle de ceinturon en fer avec traces de damasquinures en argent et quatre clous en fer à tête ronde, vers les bords (fig. 6, 1/2 grandeur). — Pointe de flèche en silex blond (fig. 7). La présence de cet objet avec des antiquités de l'époque Burgonde ou plutôt Allemanique mérite d'être signalée. Il est peu probable qu'on se fut donné la peine de tailler un silex avec autant de précision pour n'en faire qu'une amulette ou que l'Allemane auquel il a appartenu l'ait trouvé tout travaillé et s'en soit fait un fétiche, car il eût fallu l'oeuil exercé d'un archéologue pour remarquer un objet d'aussi petite dimension. Il ne serait donc pas impossible qu'on eût là un produit de l'industrie des Allemanes ou des Burgondes et que ces barbares se soient taillé des pointes de flèches en silex lorsque celles en métal venaient à leur manquer; d'ailleurs le silex pouvait rendre d'aussi utiles services que le fer.[1]) Quelque bizarre que paraisse l'emploi simultané d'armes en silex et en fer, il n'a rien cependant qui doive surprendre lorsqu'on voit les Huns, du temps d'A. Marcellin, combattre avec des épées en fer et des traits garnis de pointes en os: *Missilibus telis, acutis ossibus pro spiculorum acumine arte mira coagmentatis...*) XXXI. 2.

Les autres sépultures renfermaient des *coutelas à un tranchant* (scramasax); des débris de fer déformés par la rouille; *des fragments de boucles de ceinturon en fer* pareilles à celle fig. 6 et *un couteau à lame cintrée* avec *manche* également en fer.

B.

[1]) Les haches en pierre à tranchant affilé qu'on rencontre quelques fois dans les tombes du même âge que celle-ci, n'ont elles été que de simples amulettes, comme on l'admet généralement?

Bague trouvée sur le mont Jules-César près Cornol.

Monsieur A. Quiquerez à Délémont a eu l'obligeance de nous communiquer la découverte d'une bague d'or, ornée de trois pierres précieuses (d'une émeraude entre deux grenats?), trouvée récemment sur le mont Jules-César, entre les villages de Cornol et de Courtemautruy dans le Jura bernois. Nos lecteurs trouveront sur la planche III. fig. 3 le dessin de cet objet antique; il est remarquable par la finesse du travail de l'orfèvre.

Antiquités des environs de Sainte-Croix (Canton de Vaud).

Le musée cantonal à Lausanne, a fait dernièrement l'acquisition des antiquités que Mr. le Dr. Campiche a recueillies depuis plusieurs années dans les environs de Sainte-Croix. A part une belle lamelle en silex, de 58 lignes de longueur, sur 15 de largeur, taillée avec soin et trouvé dans la tourbière de la Sagne, tous les autres objets proviennent du Chasseron dont la sommité paraît avoir été consacrée à quelque divinité des morts, en l'honneur de laquelle ces diverses pièces avaient sans doute été déposées comme ex voto.

Les antiquités remises par Mr. Campiche sont les suivantes: cent-neuf monnaies romaines dont quelques-unes remontent aux derniers temps de la répu-

blique, un beau torques en bronce, deux lampes du même métal, trois sonnettes (deux en bronze et une en fer avec son battant), trois petites hachettes en fer qui mesurent avec leur manche de 26 à 32 lignes de longueur, une lame de couteau, une bouclette et quelques autres débris en fer, enfin cinq fragments de poterie romaine.

Les antiquités du Chasseron ont été recherchées avec avidité par plusieurs amateurs, il y a quelques années; bien des pièces ont passé en des mains diverses, mais je ne crois pas, que personne en ait recueilli un aussi grand nombre que Mr. le Dr. Campiche. F. T.

Eine römische Inschrift, gefunden zu Laupersdorf, K. Solothurn, im April 1860.

Taf. III. Fig. 2.

Bei dem im April 1860 erfolgten Abbruch der alten Kirche von Laupersdorf, Kantons Solothurn, fand Herr Pfarrer Theodor Flury, Mitglied der schweizerischen geschichtforschenden Gesellschaft ein am Choraltar eingemauertes Fragment eines römischen Inschrift-Denksteins. Das Fragment ist 1' 8" hoch und eben so breit, die Dicke des Steines beträgt bloss 6". Der Stein selbst ist gelber Neuenburger Kalkstein (sogenannter Neocomien-Kalk). — Laupersdorf hatte schon 1179 eine Kirche (Trouillat I. Band). Brandüberreste zeigen an, dass die Kirche wenigstens zwei Umbauten erhalten hat. Laupersdorf liegt nahe der römischen Heerstrasse über den obern Hauenstein. Oberhalb dieses Dorfes befindet sich jetzt noch ein gepflasterter Weg wahrscheinlich römischen Ursprungs. Nach der Volkssage sei dort in alten Zeiten ein Kloster gestanden. Urkundliche Nachrichten von dem Bestehen eines solchen existiren keine, so dass diese Volkssage jedenfalls auf Irrthum beruht. Es mögen die dort früher gestandenen römischen Ruinen, die eher auf einen militärischen Posten hinweisen dürften, Anlass zu diesem Irrthum gegeben haben. Auf einen militärischen Posten dürfte auch das letzte Wort »TRIBV..« (Tribus, Tribunus) hinweisen. Leider ist es den Bemühungen der Herren Pfarrer Flury und Director Fiala nicht gelungen, das zweite zur Inschrift gehörende Fragment aufzufinden. Amiet, Gerichtspräsident.

Ein Schild aus der Burgunderbeute.

Taf. III. Fig. 1.

Unlängst erwarb die Regierung von Solothurn von einem Antiquar (Bohrer in Solothurn) einen höchst interessanten eisernen Ritterschild von getriebener kunstreicher Arbeit für die hiesige Waffensammlung im Zeughause. Der Schild, wovon wir eine nach einer Photographie gemachte Zeichnung mittheilen, war lange Zeit im Besitze einer Familie von Zofingen. Er wiegt sammt dem noch erhaltenen alten Lederpolster 10 3/8 Pfund. Seine Länge beträgt 3' 1" 5"', seine grösste Breite oben 1' 7" 5"'.

Dem Styl nach zu schliessen, stammt der Schild aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Derselbe ist in zwei Hauptfelder getheilt, so sich unten in einen gehörnten Teufelskopf ausspitzen. Die Hauptfigur des linken Hauptfeldes ist ein auf

einem reich bequasteten Kissen (worunter ein liegender Löwe) knieender Ritter mit gekröntem Helm zwischen zwei gewundenen Säulen, worüber bogenförmig auf zwei fast baselstabförmigen Aufsätzen eine Blumenstengel-Verzierung sich wölbt. Zu beiden Seiten des Kopfes sind in zwei mehr gothisch aussehenden Spitzbogennischen zwei Heilige, links Georg zu Pferde, den Drachen erlegend, rechts ein anderer Heiliger zu Pferde, vielleicht der heilige Jacobus von Compostell (wie Hr. Dr. F. K. vermuthet). Die Hauptfigur des linken Hauptfeldes ist eine auf einem ähnlichen liegenden Löwen und Kissen, zwischen zwei Blumenvasen und ähnlichen gewundenen Säulen stehende Mutter Gottes mit dem Christuskinde, mit Schleier, Krone, Strahlenkranz und reich drapirten Gewande, zu deren beiden Seiten wieder zwei Spitzbogennischen sich befinden, welche links den heiligen Andreas sammt Kreuz und rechts den heiligen Martin zu Pferde, wie er einem Armen ein Stück von seinem Mantel schneidet, enthalten. Der übrige Theil des Feldes ist reich mit Blumenverzierungen, wie sie ähnlich auf burgundischen Gewändern, Tapeten und Teppichen vorkommen, geschmückt. Zwischen diesen vielfach verschlungenen Blumenarabesken sind meist symmetrisch gruppirt allerlei kämpfende Figuren, Thiere und Pflanzen dargestellt, nämlich gegen einander kämpfende Ritter, theils zu Fuss, theils zu Pferde, Greife (geflügelte Vierfüsser mit Vogelkrallen und Schnabel), Füchse, Löwen, und geflügelte Löwen, Panther, Hunde, Palmbäume u. s. w. Von den Thieren verdienen namentlich die Löwen herausgehoben zu werden, welche unter dem Kissen der knieenden Ritterfigur sowohl als unter dem Kissen, worauf die Madonna steht, sich befinden. Löwen sind bekanntlich die Wappenhalter auf den Wappen der Herzoge von Burgund. Auf dem zu Luzern befindlichen Petschaft Carls des Kühnen erscheinen zwei Löwen als Wappenhalter. Auch erscheint der Löwe auf Wappen von mehreren den Herzogen von Burgund unterworfen gewesenen Landen, so auf dem Wappen der Herzogthümer Brabant und Limburg, der Grafschaft Flandern u. s. w.

Es scheint nun keinem Zweifel unterworfen zu sein, dass der Schild burgundisch ist und wahrscheinlich seiner Zeit einen Theil der Burgunderbeute gebildet hat. Wenn, wie Herr Dr. Ferd. Keller und andere Gelehrte von Zürich vermuthen, die knieende Figur mit dem gekrönten Helm das Bild Herzog Philipps des Guten von Burgund sein sollte (welcher Philipp 1396 geboren, der Gemahl der Isabella von Portugall und der Vater des 1435 gebornen Karl des Kühnen war und 1467 starb), so ist anzunehmen, dass Herzog Karl der Kühne selbst dieses väterliche Erbstück bei seinem Feldzug gegen die Schweizer mitnahm und 1476 bei Granson den Eidgenossen als Beute zurückliess. Es wäre zu wünschen, dass allfällige fernere Forschuugen über diesen Schild dem Anzeiger mitgetheilt würden.

Solothurn, im Mai 1861. Amiet, Gerichtspräsident.

Römischer Münztopf.

Im Mai d. J. wurde von einem Bauer in einem Acker zu Hausen nahe bei Windisch (Vindonissa) im Canton Aargau ein Topf von gebranntem Thon gefunden, der mit 250 römischen Kupfermünzen angefüllt war.

Es sind sämmtlich gut erhaltene kleine Bronzemünzen, nur wenige sind mittlerer Grösse. Die ältesten sind von Probus, die meisten aber von Constantin dem

Grossen und seinen Söhnen Constantin und Crispus geschlagen und aus verschiedenen Münzstätten hervorgegangen, nämlich aus Treviri (Trier), Londinium (London), Arelate (Arles), Lugdunum (Lyon), Siscia (Sissek), Tessalonich, Mediolanum (Mailand) und Karthago.

1. **Probus.** 278 p. C. A. *Imp. C. Probus P. F. Aug.* caput radiatum. R. *Pax Aug.* Pax trägt die hasta und den Oelzweig.

2. **Diocletianus.** 284 ff. A. *Imp. Diocletianus Aug.* Caput radiatum. R. *Providentia Aug.* Providentia hält den Stab über der Weltkugel und in der Linken ein Füllhorn. Unten *XXI F*

3. **Gal. Val. Maximinus Augustus.** 308. A. *Gal. Val. Maximinus P. F. Aug.* Cap. diadematum. R. *Genio Augusti.* Ein Genius trägt die patera und das Füllhorn. Unten M K V, was durch moneta Karthaginensis quinta, die fünfte Münzstätte zu Karthago gedeutet werden kann. Vgl. Senckler Trésor numismatique 1845. p. 25 ff.

4. **Licinius senior Aug.** 307 ff. A. *Imp. Licinius P. F. Aug.* Cap. diadematum. R. *Genio pop. Rom.* Genius zwischen S · F oder T · F, unten *P L N* (prima Londinensis, die erste Münzstätte zu London); auf andern Exemplaren steht *T R*, was die Münzstätte von Trier bezeichnet.

A. gleich. R. *Votis XX Licini Aug.* Unten *S A* (?)

5. **Licinius junior Caesar.** 317. A. *Licinius iun. nob. C.* Caput radiatum. R. *Virtus exercit.* Ein Tropaeum zwischen T F, unter demselben 2 Gefangene. *S T R* (secunda Trevirensis).

R. *Virtus exercit.* Eine Fahne, auf welcher *Vot. XX* geschrieben steht, unter derselben 2 Gefangene.

6. **Constantinus Magnus.** 306 ff.

1. A. *Imp. Constantinus Aug.* Caput diadematum. R. *Soli invicto comiti.* in vielen Exemplaren, daher auch mit Angabe verschiedener Münzstätten, nämlich entweder *P L G* (prima Lugdunensis) oder *P L N* (prima Londinensis) oder *M D L* (Mediolanensis). R. *Victoriae laetae Princ. perp.* Zwei Genien halten einen Votivschild, auf welchem *Vot. P. R.* (vota populi romani) steht; unten *P L N.* Sol stehend.

2. *Imp. Constantinus A g.* R. *Victoriae* etc. wie oben. *P L N*

3. *Imp. Constantinus P. F. Aug.* Caput diadematum. R. *Soli invicto comiti.* Sol stehend, unten *P T* oder *S T* (prima und secunda Thessalonicensis?) oder *A R L* (Arelatensis) und *T A R L* (tertia Arelatensis) oder *P L N.* — R. *Marti patri conservatori.* Mars behelmt, bewaffnet mit Lanze und Schild, zwischen *S A*, unten *P T R.* — R. *Jovi conservatori.* Jupiter stehend, in der Rechten die Victoria, unten der Adler. *T S E* (Thessalonice?)

4. *Imp. Constantinus P. P. Aug.* R. *Soli invicto comiti.* Sol wie oben. *T R*

5. *Imp. Constantinus Max. Aug.* Caput galeatum. R. *Victoriae laetae Princ. perp.* Zwei Victorien halten über einem Altar einen Votivschild, auf welchem *Vot. P. R.* steht. *S A R L* (secunda Arelatensis). Auf einem Exemplar steht auf dem Altar der Buchstabe *C*, unten *S T.*

6. *Constantinus Aug.* Caput galeatum. R. *Beata tranquillitas.* Auf einem Altar steht *Votis XX*, in vielen Exemplaren, unten *S T R* oder *P T R* oder *P L O N* R. *Virtus exercit.* Eine Fahne, auf welcher *Vot. XX* steht; unten sitzen 2 Gefangene. *P L N.* R. *Virtus exercit.* Tropaeum, unter welchem 2 Gefangene. Unten *P T R* oder *S T R*

oder *S T.* — R. *Vot. XX D. N. Constantini Max. Aug.* Unten *P T* oder *T T* (prima oder tertia Thessalonicensis).

7. *Constantinus P. F. Aug.* Caput diadematum. R. *Soli invicto comiti.* Caput radiatum Solis. Ein seltener Typus.

7. **Crispus Caesar.** 317.

1. A. *Crispus nobil. C.* Caput galeatum. R. *Beata tranquillitas.* Auf einem Altar steht *Votis XX.* Unten *P L O N.* — R. *Virtus exercit.* Auf einer Fahne ist *Vot. XX* geschrieben, unten sitzen 2 Gefangene. *P L N.*

2. *Crispus nob. Caes.* Caput galeatum. R. *Virtus exercit.* Fahne, auf welcher *Vot. XX*, unten 2 Gefangene. *P T R.* — R. *Virtus exercit.* Tropaeum, unten 2 Gefangene. *S T R.* — R. *Principia juventutis.* Crispus stehend in kriegerischer Rüstung mit Lanze und Schild zwischen A — S. Unten *Q A R L* (quarta Arelatensis). (Ueber die Aufschrift *Principia iuventutis*, die nur auf Münzen des Crispus sich findet, s. Eckhel D. N. VIII. p. 101.)

3. *Fl. Jul. Crispus Nob. Caes.* Caput diadematum. R. *Principi iuventutis.* Crispus stehend, mit Helm, Kriegsmantel und Lanze gerüstet, in der Linken die Weltkugel tragend. *S T R* — R. *Claritas Reipublicae.* Sol stehend, in der Linken die Weltkugel tragend, zwischen T F. Unten *S T R.*

4. *Jul. Crispus Nob. Caes.* Caput diadematum. R. *Beata tranquillitas.* Altar, auf welchem *Votis XX.* Unten *P T R* oder *S T R.*

5. *D. N. Fl. Jul. Crispus Nob. Caes.* Caput diadematum. R. *Vot. V. mult. X. Caess.* *T S E* in einem Kranz.

6. *D. N. Crispo Nob. Caes.* Caput diadematum. R. *Victoriae laetae Princ. perp.* Zwei Victorien halten über einem Altar einen Votivschild, auf welchem *Vot. P. R.* steht; unterhalb sitzen 2 Gefangene. Unten *P L* (Prima Lugdunensis?)

8. **Constantinus junior.** 317.

1. A. *Constantinus iun. nob. Caes.* R. *Claritas Reipub.* Sol stans capite radiato. Unten *S A R L.*

2. *Constantinus iun. nob. C.* Brustbild, das in der Rechten eine Victoria trägt. R. *Beata tranquillitas.* Altar, auf welchem *Votis XX* steht. Unten *P T R* oder *S T R* in vielen Exemplaren. — R. *Vot. V. Caesarum nostrorum.* Unten *S I S* (Siscia) oder *Q A R.*

3. *Constantinus iun. N. C.* Caput galeatum. R. *Beata tranquillitas.* Altar, an welchem *Votis XX* steht; unten *P L O N* in vielen Exemplaren. Auf einem derselben steht *Beat. tranqlitas.* — R. *Virtus exercit.* Eine Fahne mit *Vot. XX*, unten 2 Gefangene und *P L N*; auf andern Exemplaren fehlen die Gefangenen, unten *S T R*; auf andern ist ein Tropaeum sammt 2 Gefangenen, unten *S T R.*

4. *Fl. Cl. Constantinus iun. N. C.* R. *Claritas Reipublicae.* Sol steht zwischen F T; unten *A..*, auf andern *P T R.* — R. *Principi iuventutis.* Constantinus trägt Lanze und Weltkugel. *B T R.*

Unter diesen Münzen befindet sich ein einziges Curiosum, nämlich Ein Stück hat keinen Avers, sondern der Typus des Revers: *Beata tranquillitas* ist durch Irrthum auf Vorderseite und Rückseite geschlagen.

Als ich diesen Münzfund zur Durchsicht erhielt, waren nur noch 230 Stücke vorhanden, nämlich: Probus 1, Diocletian 1, Maximinus 1, Licinius senior 6, Licinius junior 2, Constantinus Magnus 157, Crispus 30, Constantinus junior 32. H. M.

Neueste antiquarische und historische Litteratur die Schweiz betreffend.

Gelpke, Dr. E. F. Kirchengeschichte der Schweiz. Zweiter Theil. Bern, Dalp. VI u. 656 S. 8.

Henne, Dr. Anton, von Sargans. Die Klingenberger Chronik, wie sie Schodeler, Tschudi, Stumpf, Guillimann u. A. benützten, nach der von Tschudy besessenen und vier andern Handschriften herausg. Gotha, Perthes, 1861. 376 S. 8.

Huber, Dr. Alfons, Privatdoc. in Innsbruck. Die Waldstätte Uri, Schwyz, Unterwalden bis zur ersten Begründung ihrer Eidgenossenschaft, mit einem Anhange über die Geschichte und Bedeutung des Wilhelm Tell. Innsbruck, Wagner, 1861. 128 S. 8.

Lorenz, Ottokar, Prof. in Wien. Herzog Leopold III. und die Schweizerbünde. Wien, Gerold. 1860. 50 S. 8.

— Die Sempacher Schlachtlieder. Wien, Tendler u. Comp., 1861. 26 S. 8.

Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Bd. XIV. 1s Heft. Pfahlbauten. 4r Bericht von Dr. F. Keller. Zürich 1861. 4.

Vom XIII. Band 1e Abth. ist das Siegelheft von Neuenburg im Rückstande, an das noch einige Nachträge zu den früheren Heften sich anschliessen werden. Die zweite Abtheilung ist nun doch geschlossen. (Vgl. Anzeiger No. 1 u. 2 Litt.)

Für den XIV. Band sind in Bearbeitung (genauere Titel vorbehalten):

1) **Prämonstratenserkloster Rüti.** Von Sal. Vögelin.
2) **Vindonissa.** Text von Otto Jahn.
3) **Keltische Münzen.** Von Dr. H. Meyer und Dr. H. Schreiber.

Mörikofer, J. C. Die schweiz. Litteratur des achtzehnten Jahrhunderts. Leipzig, Hirzel, 1861. 536 S. 8.

Nöggerath, Dr. Jac. Ueber die Kultur der ältesten Bewohner von Mittel-Europa, in Westermann's illustrirten deutschen Monatsheften, Juni 1861. Bespricht u. a. die Pfahlbauten der Schweiz. 23 Abbild.

P. Gall Morel. Die Legende von Sankt Meinrad und von dem Anfange der Hofstatt zu den Einsiedeln vor 400 Jahren in Holztafeln geschnitten. Als Festgabe der Bibliothek von Einsiedeln zum Millenarium dieses Stiftes herausgegeben von —. Einsiedeln 1861. 8.

Runge, H. Zürich. Ein Stadtbild. (Geschichte der städtischen Verfassung Zürichs von der ältesten Zeit bis zum Jahre 1798.) Monatsschrift für Deutsches Städte- und Gemeindewesen 1861, März und April. 39 Seiten.

Sutermeister, Otto. Schweizerische Haussprüche. Ein Beitrag zur epigrammatischen Hauspoesie. Zürich, Höhr, 1860.

Zschokke, E. Geschichte der Gesellschaft für vaterländische Cultur im Kanton Aargau. Zur 50jährigen Gedenkfeier ihres Bestehens. Aarau 1861. (Histor. Classe pag. 26 u. 27.)

Angekündigt auf Subscription, Gaz. Lausanne 15 Juillet 1861:

Callet, anc. Directeur du Collége cantonal. Glossaire vaudois etc. Der Artikel enthält einen Bericht über früher erschienene Werke ähnlicher Art in der romanischen Schweiz.

Hisely, J. J. Les ordres monastiques et les cloitres de la Suisse. (Ausführliche Besprechung des Werkes: Helvetia sacra etc. von E. F. von Mülinen.) In der Bibliothèque universelle. Juillet 1861.

Osterwald, banneret. Description des montagnes et vallées du pays de Neuchâtel en 1764. Rééditée avec une introduction et des notes par Victor Benoit. Neuchâtel, Klingebell, 1861.

Trouillat, J. Monumens de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle. Tome quatrième. Porrentruy. Vict. Michel, 1861. 936 S. 8.

Vulliemin, L. Habitations lacustres. V. Bibl. Universelle, Juillet 1861.

Anmerkung.

Die Erklärung der beiden Siegel auf Taf. III *bis* Fig. 8 u. 9 folgt im nächsten Blatte. Ebenso einige andere kleinere Mittheilungen, für welche der Raum nicht mehr hingereicht hat.

Die Redaktion.

Druck und Expedition von David Bürkli in Zürich.